

La littérature de la Renaissance et la noblesse hongroise

par

T. KLANICZAY

Janus Pannonius, Balassi, Rej, Kochanowski, grandes gloires de la littérature hongroise et polonaise de la Renaissance, étaient tous issus de la classe dominante féodale et représentaient la noblesse. A elle seule, cette circonstance ne permettrait pas de démontrer, d'une façon décisive, que la noblesse constituait la vraie base de classe de la littérature de la Renaissance en Europe orientale. Mais, à l'examen plus approfondi de leur oeuvre et des tendances qui s'y révèlent, il devient évident que tous ces écrivains étaient des porte-parole de la noblesse, même si certains éléments bourgeois tiennent une assez large place dans leur conception du monde et leurs idées. Et il n'est point besoin de nous limiter ici aux plus grands: la plupart des écrivains moyens de la Renaissance hongroise étaient également issus de la classe dominante féodale, et la situation, bien que moins accentuée, était analogue en Pologne.

Il est vrai que dans les deux pays, la liste des écrivains bourgeois de la Renaissance et même des oeuvres de tendance antiféodale combative, serait fort longue à dresser. Justement dans ces pays va sonner l'heure où la bourgeoisie arrive à faire entendre, pour la première fois, sa voix à elle dans la littérature — et plus généralement sur le plan culturel — forçant ainsi les retranchements de la culture nettement féodale du moyen-âge. En disant donc qu'en Hongrie et en Pologne, la base de classe de la littérature de la Renaissance était fournie surtout par la noblesse, je ne tiens pas à simplifier le problème. Tout au contraire, je voudrais éclaircir le problème des contradictions fort complexes qui étaient inhérentes à la Renaissance en Europe orientale.

Ces contradictions existaient déjà, à l'état latent, dans la Renaissance italienne, et plus généralement dans celle de l'Europe occidentale. Tout d'abord, à sa naissance, la Renaissance exprimait les nouvelles aspirations sociales et politiques de la bourgeoisie italienne, son idéologie et ses conceptions laïques, son hédonisme qui la poussait à mieux jouir de la vie, sa soif immense de savoir et aussi son goût, le style de ses créations artistiques. La bourgeoisie, forte du pouvoir économique qui lui venait du capitalisme naissant, s'attaquait efficacement à l'édifice caduc du féodalisme, et ses succès inespérés faisaient passagèrement prévaloir ses idéals dans le domaine culturel et artistique. Mais ces

idéals, ces aspirations vers une harmonie humaine, une harmonie terrestre idéale, étaient irrémédiablement opposées aux intérêts de classe de la bourgeoisie moderne. Cette bourgeoisie qui se faisait la championne d'un monde nouveau, représentait en somme une forme nouvelle — à maints égards plus brutale et plus impacable — de l'exploitation. Pendant que les peintres et sculpteurs de la Renaissance italienne rêvaient et évoquaient dans leurs oeuvres l'idéal de la perfection humaine, l'instauration du pouvoir de la nouvelle classe dominante — professant la devise de la liberté et de l'humanisme — s'accompagnait de la réduction à la misère de millions de gens, et de la répression sanglante des soulèvements populaires en Europe, et de massacres sans précédent aux colonies.

Les traits fondamentaux de la nouvelle culture, de l'attitude et du style bourgeois ont été formés par la bourgeoisie italienne, mais comme la Renaissance italienne exprimait des tendances valables pour toute l'évolution européenne, la culture de la Renaissance sut bientôt déborder les cadres nationaux et devenir un patrimoine commun aux bourgeoisies des autres pays européens. Par suite des progrès économiques et sociaux, des besoins semblables s'étaient déclarés au sein de la bourgeoisie évoluée d'autres pays d'Europe, qui étaient à l'origine de tentatives et de tendances idéologiques et artistiques tout analogues. Ces initiatives spontanées s'étaient nécessairement proposées pour modèle la Renaissance italienne déjà florissante, dans laquelle elles trouvaient un encouragement nouveau. Or, la culture de la Renaissance déborda bientôt les cadres non seulement nationaux, mais aussi sociaux. Par suite des grandes transformations économiques et sociales de la Renaissance, l'ordre du moyen-âge et la conception médiévale du monde s'écroulèrent et se vidèrent de sens; mais leur support, la classe dominante féodale n'était toujours pas détruite. Les processus économiques préparant les nouvelles formes sociales n'étaient pas encore suffisamment mûrs pour rendre inopérantes les lois économiques du féodalisme, et donner la victoire à la bourgeoisie. Cela permit aux classes féodales voulant conserver leur pouvoir, de s'adapter à la situation nouvelle et même de la tourner à leur avantage. Le pouvoir de la classe féodale ne pouvait plus se concevoir sur les anciennes bases, ses représentants eux-mêmes voulaient du nouveau, leur esprit s'étant ouvert à des plaisirs jusque-là ignorés, des plus grossiers aux plus subtils. Dans l'idéologie et la culture laïques de la Renaissance et de l'humanisme, la noblesse pouvait trouver en abondance les éléments propres à satisfaire ses nouveaux besoins. L'homme remis au premier plan, l'anthropocentrisme remplaçant la conception du monde qui avait Dieu pour centre, et l'individualisme farouche convenaient fort bien à ces représentants du féodalisme qui entendaient s'acquérir un pouvoir nouveau ou de nouvelles richesses, ou voulaient conserver leur position féodale par des moyens modernes. C'est ainsi que la Renaissance put devenir, au 16^e siècle, un phénomène général ayant également conquis la plupart des nations européennes et pres-

que toutes les classes sociales. C'est pour cela que le style renaissance devint universel en art et en littérature, et que l'on peut parler du règne de ce style, présent dans les oeuvres de groupes d'artistes appartenant aux tendances les plus diverses et représentant des intérêts de classe opposés.

En raison de ce qui vient d'être dit, la base de classe de la Renaissance ne saurait être déterminée sociologiquement, d'une façon rigide. Elle devait sa naissance à la bourgeoisie essayant de briser les cadres médiévaux, à la bourgeoisie qui s'engageait, ou tentait de s'engager dans la voie d'un développement indépendant. Cette circonstance marquait nécessairement de son empreinte l'ensemble de la culture de la Renaissance: le caractère originalement bourgeois ne pouvait pas être entièrement effacé, même par les classes féodales. En général, c'est donc la bourgeoisie que nous désignerons comme base de classe primaire de la Renaissance. Mais dans tel ou tel pays, ce furent les rapports de forces sociales et le degré d'évolution de la société qui décidèrent si ce serait la bourgeoisie ou la classe féodale qui resterait la principale dépositaire de la culture de la Renaissance. Tandis qu'en Italie, aux Pays-Bas, et en général dans les pays d'Europe occidentale, ce fut à la bourgeoisie — et souvent aux cours princières alliées — que revint l'initiative et le rôle principal dans le développement de la culture de la Renaissance, il n'en fut pas de même dans les pays plus arriérés d'Europe Centrale et Orientale. Dans ces pays, en Hongrie par exemple, au lieu de concourir secondairement au progrès d'une culture restée bourgeoise dans le fond, la classe dominante féodale s'en fit elle-même la promotrice. Naturellement, les différentes couches de la classe féodale dominante réagissaient chacune différemment, suivant leurs intérêts, à l'apparition des nouveaux phénomènes. La couche capable et susceptible de s'assimiler la culture de la Renaissance et l'idéologie humaniste, était celle qui représentait, à l'intérieur de la classe dominante, la force dynamique la plus ouverte au progrès et aspirant le plus au pouvoir.

En Hongrie, cette force était la noblesse moyenne qui, s'étant mise à la tête de la petite noblesse était devenue au milieu du 15^e siècle un facteur décisif de la vie politique. C'est de cette noblesse que Jean Hunyadi était devenu le chef, et c'est elle qui, contre la volonté des barons, éleva au trône son fils Mathias. Parmi les représentants de cette noblesse féodale, on retrouve Jean Vitéz, le premier humaniste hongrois remarquable, qui joua un rôle éminent dans la conclusion de l'alliance entre la noblesse et la maison des Hunyadi, ainsi que dans l'établissement de leur commune plateforme idéologique et politique. Les premières grandes figures de la Renaissance hongroise, Jean et Mathias Hunyadi, l'humaniste Jean Vitéz et son neveu Janus Pannoni, étaient issus de cette classe. C'étaient des hommes nouveaux à la tête du pays, et la nouvelle idéologie, la nouvelle littérature qu'ils représentaient, prônaient, soutenaient ou cultivaient, servaient les intérêts de la noblesse moyenne alors en pleine ascension, qui disputait leur pouvoir aux barons. Il est vrai que

seuls les représentants les plus conscients de la noblesse y avaient à ce moment reconnu l'idéologie et la culture exprimant les intérêts de leur classe. Mais sous les Jagellon, une couche plus large de la noblesse s'était déjà mise en contact avec la nouvelle culture, et ses chefs, Etienne Werbóczy surtout, étaient des représentants sinon glorieux, du moins représentatifs de l'humanisme. A cette période de début, la littérature hongroise de la Renaissance s'était maintenue dans les cadres de l'humanisme savant de langue latine, mais vers la fin du règne des Jagellon, commença un double processus: d'un côté l'humanisme de langue latine adopta peu à peu l'usage du hongrois, et d'un autre côté la littérature de langue hongroise, d'un caractère médiéval, se laissa pénétrer par le goût de la Renaissance et s'ouvrit aux idées humanistes. Vers la fin du moyen-âge hongrois, les conditions de développement d'une littérature de caractère nobiliaire et de langue maternelle étaient données. Des écrivains comme Gabriel Pesti, Jean Sylvester ou le jeune Pierre Bornemisza traduisant Electre, témoignaient toujours des forts progrès d'une littérature renaissance savante et nobiliaire, de langue hongroise.

Seulement cette littérature de la Renaissance, de caractère nobiliaire, à cause des changements importants qui s'étaient opérés dans sa base sociale, ne pouvait se développer d'une façon uniforme et continue. Par suite des conquêtes des Turcs et de la division du pays en trois parties, les conditions ayant jusque-là assuré le développement et l'expansion de l'humanisme nobiliaire et de la littérature de la Renaissance, avaient radicalement changé. L'ordre de la noblesse, ce conglomerat féodal qui réunissait des éléments hétéroclites avait cessé d'être le camp uni qui, jadis, représentait une force à la Diète et finit par se désagréger. Les changements politiques réduisirent à la misère un nombre considérable de petits nobles, contraints par la suite de se mettre au service de certains seigneurs, ou à se faire hommes d'armes dans quelque château des confins frontaliers. Cependant, du point de vue de l'histoire de la culture et de la littérature de la Renaissance, il nous importe surtout de connaître le sort réservé à cette couche plus riche de la noblesse moyenne qui dirigeait l'ordre de la noblesse. Déjà à l'époque des Jagellon on observe que certaines familles appartenant à la noblesse moyenne —, et précisément celles qui portaient le plus vif intérêt à la culture de la Renaissance, telles que les Perényi, les Werbóczy, les Nádasdy, les Istvánffy — avaient accumulé des fortunes et des domaines rivalisant avec celles des oligarques, et étaient en voie d'être élevées au rang de la haute noblesse. Au cours des quelques dizaines d'années d'anarchie presque totale qui succédèrent à l'effondrement de l'empire hongrois du moyen-âge, ce processus s'était encore poursuivi avec une force grandissante, et avait abouti à la création d'une haute noblesse en grande partie renouvelée. Dans le désordre qui régna après la bataille de Mohács, les vieilles familles de barons disparaissaient et s'éteignaient, de sorte qu'il y eut une véritable relève des nobles au pouvoir. La place de l'oligarchie du moyen-

âge fut prise par cette couche supérieure de la noblesse qui, depuis le début, constituait la vraie base de la littérature et de la culture de la Renaissance. Dans la seconde moitié du 16^e siècle, c'est déjà cette nouvelle aristocratie, issue de la noblesse moyenne, qui pouvait se revendiquer le plus de place au sein de la base de classe de la littérature hongroise de la Renaissance. Les nouvelles familles aristocrates, les Zrínyi, les Balassi, les Dobó, les Batthyány, les Illésházy, etc. . . , à côté de celles déjà mentionnées, cherchaient à augmenter leur fortune et à s'emparer du pouvoir, avec un individualisme sans scrupules conforme à l'esprit de la Renaissance. Mais l'application des nouveaux moyens d'enrichissement s'accompagnait, chez eux, d'une forte aspiration à la culture de la Renaissance et d'une tendance à l'hédonisme. Le fait que Valentin Balassi, la plus grande figure de la littérature hongroise de la Renaissance, ait été lui-même un représentant typique de la nouvelle aristocratie, découle naturellement de la marche de l'évolution de la Renaissance hongroise affectant un caractère nobiliaire.

L'oeuvre de Valentin Balassi nous fournit en même temps l'exemple le plus instructif des conflits qui naissent de la contradiction entre la Renaissance ayant, dans le fond, un caractère bourgeois, et l'appartenance à la classe féodale. A juste titre, on pourrait se demander comment un grand seigneur comme Balassi, féodal jusqu'à l'absolu pouvait devenir l'interprète artistique des idées les plus belles et les plus universelles de la Renaissance. En effet, les aristocrates de l'époque s'arrêtaient généralement aux aspects superficiels de la culture de la Renaissance; ils construisaient en style renaissance, lisaient la littérature classique et humaniste, écrivaient des poèmes d'amour pétrarquistes, etc. . . . Balassi, par contre, était devenu une personnalité représentative et originale de la poésie lyrique de la Renaissance européenne. Son monde d'idées revêt un caractère d'universalité, tout en étant marqué de l'empreinte du caractère national, de sorte que ce poète ajoute une note toute nouvelle et unique à l'ensemble de la poésie de la Renaissance en Europe. Grâce à son monde d'idées dépassant de loin sa classe — dont il franchit aisément les limites — il arrive — inconsciemment peut-être — à entrevoir ces songes audacieux qui ont également effleuré les grands artistes et écrivains de la Renaissance italienne ou d'Europe Occidentale.

Au plus profond de leur coeur, les plus illustres représentants de la culture, de la littérature et de l'art de la Renaissance gardaient toujours le désir et le rêve de la grande harmonie terrestre: celle de la nature et de l'homme. Les grandes transformations et conquêtes de l'époque: la rupture des chaînes forgées par les conceptions théologiques médiévales, la découverte de la nature, l'élargissement sans précédent des horizons de l'esprit humain, la découverte de l'harmonie et du culte de l'homme qui émanaient de l'art et de la culture antiques, la philosophie humaniste enfin, faisaient miroiter aux yeux la possibilité du raffinement des sens, d'une jouissance entière des plaisirs et des beautés

terrestres, du bonheur et de la liberté de l'homme. Mais la situation économique et sociale, la poussée en avant de la bourgeoisie — devenue une nouvelle classe exploiteuse — et l'activité des classes féodales tournant les conquêtes de la Renaissance à leur propre avantage permirent tout juste d'indiquer le programme et de montrer les perspectives, mais sans rendre possible leur réalisation.

Il fallait vraiment le concours de circonstances exceptionnelles pour qu'un aristocrate hongrois du 16^e siècle pût seulement entrevoir ces perspectives. Il fallait vivre la vie de Balassi, peu commune même pour l'époque, être toujours en conflit avec le pouvoir politique et traverser une série interminable d'échecs, en désaccord avec la société de ce temps. La biographie de Balassi nous montre un homme mettant toute son énergie au service de ses hautes visées qu'il essayait de réaliser sans scrupules, et qui glissa pourtant de plus en plus bas et fut finalement rejeté à la périphérie de la classe dominante. Ses malheurs venaient en partie de ses propres défauts, et aussi de l'emploi, par les autres représentants de sa classe, de méthodes d'enrichissement plus raffinées et plus modernes que la sienne. Presqu'entièrement déclassé, sa propre expérience devait à la fin le rendre étranger au monde humain, à la société qui l'entourait, et devait lui faire renier les normes, les lois et les moeurs du monde qui l'avaient précipité dans la ruine. Ce fut là une des conditions essentielles de l'épanouissement de sa grande poésie lyrique. Mais il lui fut non moins indispensable d'avoir découvert ce qu'il y avait de beau, de bien et de parfait dans le monde et dans l'homme, ainsi que les splendeurs de la nature, le bonheur que donne l'amour, et la noble humanité, révélée dans la vie des châteaux-forts des marches frontières. Nature, amour, humanité, enfin l'idéal de liberté et de bonheur qui s'en nourrit et s'y rattache: c'est à la Renaissance que l'on est redevable de toutes ces découvertes, après tant de siècles de moyen-âge. C'est encore la connaissance de la culture de la Renaissance, dont Balassi se laissait pénétrer profondément, qui l'aidait à découvrir, dans ces idéals la possibilité d'un autre monde, celui de l'harmonie humaine, terrestre. La dynamique de cette contradiction, dont sa propre vie lui enseignait la réalité, le poussait à la recherche d'une vie plus belle et meilleure qui apporterait la tranquillité et la paix de l'âme. C'est elle qu'il poursuivra en bataillant avec les Turcs, ou errant dans les montagnes, en faisant ripaille ou en s'absorbant dans ses procès, en se ruant à l'assaut de châteaux et en usant de violence, en se jetant aux pieds de belles dames ou en s'oubliant dans les bras de prostituées. Sa vie ne fut qu'une longue série de tentatives toujours renouvelées pour pleinement jouir des valeurs, des beautés, des joies réservées à l'humain. N'est-ce pas là le programme même de la Renaissance, que l'on retrouve également en Italie? Se frayer un chemin vers le beau, le noble et l'humain, même par la violence, le manque de scrupules, l'effusion de sang et la rapine, et si on ne réussit pas à y arriver, malgré tout, il présente ces idéals du moins avec une force qui les grave pour jamais dans la mémoire de l'humanité.

Mais tandis qu'en Italie ou en Europe occidentale, la grande utopie de la Renaissance, prenant corps dans l'art et la littérature, était souvent basée sur des réalités — et que Thomas More a pu même écrire son *Utopie* entrevoyant la société future — en Hongrie cette utopie prenait une forme fort abstraite. Balassi, qui alla le plus loin dans l'expression artistique des problèmes fondamentaux de la Renaissance hongroise, s'élevait lui-même à ces hauteurs en chantant l'amour. Si l'on veut en chercher la raison, il ne suffira pas d'alléguer, d'une façon générale, l'état moins développé de la société ou la base de classe nobiliaire de la Renaissance hongroise. Une explication concrète de ce fait peut nous être fournie par l'analyse de la situation politique et sociale de la Hongrie pendant le dernier tiers du 16^e siècle.

Les quelques dizaines d'années du milieu du 16^e siècle étaient encore marquées par un grand élan, une lutte intrépide et audacieuse: batailles héroïques contre les Turcs, aggravation de la lutte de classe des forces antiféodales dans le cadre de la Réforme, course sanglante à la fortune et au pouvoir de la nouvelle classe d'aristocrates — autant de buts différents et de tendances antagonistes, mais qui signifiaient des entreprises héroïques résolues à changer la réalité. Pendant le dernier tiers du siècle, il ne resta plus trace de tout cela, l'évolution sociale et politique de pays apparemment s'était arrêtée, mais en même temps des tendances dangereuses s'affirmèrent de plus en plus. La consolidation féodale, sous le signe de la loi et de l'ordre, qu'avaient apportée ces quelques dizaines d'années, avait fait naître un monde peut-être encore plus inhumain que l'anarchie de la période précédente. Les ordres féodaux avaient brisé le mouvement antiféodal des bourgades, mis en péril les privilèges des villes et assujetti la paysannerie au «deuxième servage». Les seigneurs s'étant déjà partagé le pays, le vrai moyen d'augmenter la fortune n'était plus la lutte, mais consistait en dehors des procès et de bons mariages, à intensifier l'exploitation des serfs, à accroître continuellement les corvées. Dans ces circonstances, seule l'autorité du prince aurait pu contrebalancer le pouvoir des ordres et leur tendance à entraver tout progrès, c'est seulement autour d'elle qu'auraient pu se cristalliser les nouvelles tendances progressistes. Mais dans la Hongrie royale ce pouvoir était aux Habsbourg qui poursuivaient d'une manière sournoise son expansion et devenaient, à la longue, un ennemi plus dangereux que les Turcs. Cependant, ce danger ayant été méconnu à l'époque, le mécontentement grandissant à l'égard de la domination de Vienne n'arriva pas encore à atténuer la conscience de la priorité du danger turc. Même une personnalité telle que Valentin Balassi, qui à la suite d'un faux procès intenté à son père en 1569, pouvait parmi les tous premiers ressentir l'oppression des Habsbourgs, voyait dans les Turcs les seuls ennemis, et considérait que sa principale vocation était de lutter contre eux. Aussi ne comprit-il point — comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains — pourquoi cette lutte était entravée, pourquoi les châteaux-forts hongrois étaient soumis, les uns après les autres, au commande-

ment de capitaines étrangers, et pourquoi enfin le «roi de Hongrie» écoutait de préférence les conseils de son entourage autrichien. Dans cette période apparemment calme, des processus décisifs s'accomplissent dans les coulisses, mais qui ne seront discernés qu'au cours de la guerre de 15 ans, au début du siècle suivant, et provoqueront alors l'insurrection nationale dirigée par Etienne Boeskey.

Les longues années de travail poétique de Balassi correspondent justement à cette période de transition, où les fronts de la lutte sociale et politique s'entremêlaient et étaient devenus inextricables, quand personne ne savait en qui voir ses vrais alliés ou ses ennemis. Il s'ensuit que dans cette période, d'une durée pourtant limitée, il n'exista pas de mouvements sociaux ou politiques vraiment progressistes, et que la littérature ne pouvait, de son côté, se faire l'interprète d'idées sociales ou politiques bien définies, — comme elle l'avait fait dans la période précédente ou le fit à la suivante. Même les meilleurs ignoraient, à cette époque, la racine du mal et les voies de la solution. Ils ne savaient qu'une chose: refuser le présent et porter haut l'idéal d'un monde meilleur. Mais ne connaissant pas au juste l'objet même de leur révolte, ni le but auquel ils devaient concourir, ils ne pouvaient pas représenter la réalité d'une façon directe. Leur critique et leur programme étaient également formulés sur un plan idéal, qui devait trouver dans le thème et dans le sentiment de l'amour son expression la plus adéquate. La poésie lyrique de Balassi, et les récits en vers riches d'idées, de cette époque, sont là pour nous le prouver. Le renouveau de la littérature amoureuse au dernier tiers du 16^e siècle, était dû non seulement au goût de l'époque et à l'intérêt témoigné par le public, mais aussi à ce que le thème de l'amour permettait le mieux aux écrivains hongrois de donner une réponse pénétrante aux grands problèmes de l'époque.

Il m'est impossible de vous montrer ici, par une analyse concrète de la poésie amoureuse de Balassi, comment s'y affirme la tension née du contraste entre le monde et l'ordre existant et refusés par le poète, et cet autre monde meilleur et plus beau qu'il avait découvert, entrevu et jugé irréalisable à jamais. Sous le rapport de la base de classe de la littérature hongroise de la Renaissance, on doit surtout retenir que le vrai épanouissement de cette littérature eut lieu au sein d'une nouvelle aristocratie issue de la noblesse moyenne, mais pour que naquissent des chefs-d'œuvre exprimant des idées universelles et de haute valeur artistique, il fallait un sentiment de désaccord avec cette classe, ce qui permit au poète d'avoir une expérience intime plus riche et plus profonde des antagonismes sociaux. La culture de la Renaissance, bourgeoise par ses racines et dans son essence, pouvait fort bien être adoptée par la classe féodale; l'une des couches ou l'ensemble de la classe dominante féodale pouvait même devenir la principale base sociale de la culture et de la littérature de la Renaissance dans un pays donné, mais pour que les œuvres dépassent, par leur importance, les cadres établis par tel ou tel pays, il fallait que l'écrivain puisse découvrir, vivre, ou du moins entrevoir le douloureux contraste existant entre les idéals

de la Renaissance et la réalité sociale, si implacablement opposés. En dernière analyse c'est bien là le problème fondamental et le secret de la grandeur des poèmes de Janus Pannonius, c'est ce qui donne leur vraie valeur durable aux poèmes de Jean Rimay, disciple de Balassi, et on peut en dire autant des travaux historiques de François Forgách et de Nicolas Istvánffy, qui furent les meilleures oeuvres de l'historiographie humaniste hongroise.

Suivant les données de chaque période historique et la situation sociale concrète des écrivains, des voies différentes s'étaient offertes à ces derniers pour trouver l'expression artistique de cet antagonisme. Les grandes visions mythologiques de Janus Pannonius, la sombre peinture de la société par Forgách, l'apothéose de la vaillance des preux des confins chez Istvánffy, les méditations philosophiques et morales de Rimay, tout cela se ramène à la contradiction insoluble qui existe entre la base de classe féodale et les idéals de la Renaissance, tout autant que chez Balassi la tendance à idéaliser l'amour, qui comprend chez lui les idéals inaccessibles du bonheur et de la liberté aussi. Le fait que cette dernière voie ait précisément été celle qui conduisait le génie de la Renaissance hongroise à son expression la plus universelle et la plus artistique, vient, comme nous l'avons vu, de ce qu'à l'époque où les conditions réelles de l'épanouissement de la littérature hongroise de la Renaissance étaient remplies, les circonstances sociales et politiques concrètes forçaient le poète à recourir à une sphère aussi abstraite, pour refléter d'une façon artistique et adéquate la réalité de son époque.

Enfin, m'appuyant sur ce qui précède, je voudrais faire une remarque concernant des particularités en partie parallèles, en partie divergentes, de l'évolution en Hongrie et en Pologne. On peut considérer comme commun aux deux littératures leur caractère nobiliaire dominant à l'époque de la Renaissance. Mais au sein de celle-ci, et notamment dans la seconde moitié du 16^e siècle, une différence notable s'observe dans l'évolution des deux littératures. L'oeuvre des plus grands représentants de la littérature de la Renaissance en Pologne était la continuation, et marquait le sommet d'une renaissance nobiliaire analogue à celle qui allait s'épanouir en Hongrie dans la première moitié du 16^e siècle. Mais l'évolution de la Renaissance hongroise devait se poursuivre dans une direction différente. Au cours des grandes transformations qui se sont opérées en Hongrie vers le milieu du siècle, la nouvelle aristocratie sortie des rangs de la noblesse moyenne avait obtenu le premier rôle, et c'était surtout cette couche qui avait défini le caractère de la littérature. Au sein de la base de classe féodale commune à ces deux littératures de la Renaissance existent des différences essentielles, dont la principale raison se trouve dans ce décalage non négligeable des couches sociales. Il suffit de comparer entre eux les deux plus grands poètes: Balassi et Kochanowski, dont l'un chante l'héroïsme sublime de la vie de soldat et l'amour idéal, tandis que l'autre excelle par sa critique incisive de la société et son attitude morale. Balassi est plus fougueux, plus

véhément et livre aux cieux un assaut plus farouche, Kochanowski est en revanche mieux équilibré, plus fécond et plus apte à mener à bien la grande oeuvre de sa vie dans toute sa plénitude. Les deux poètes sont très différents de caractère, et cette différence se reflète également dans leur oeuvres. Ce qui les rapproche pourtant, c'est d'avoir été les premiers à créer la grande poésie lyrique dans leur pays, découvrant à la même époque et parfois si près l'un de l'autre, les vraies beautés de la langue maternelle. C'est avec eux et plus généralement avec la Renaissance que commencent les brillants chapitres de l'histoire de la poésie hongroise et polonaise.